# Entretien avec Martin Legros

*CÉLINE MALEWANCZYK – Après* Visage de feu *de l'allemand Marius Von Mayenburg la saison passée, vous montez maintenant un auteur contemporain de la même génération, mais originaire d'Angleterre, Dennis Kelly. Pourquoi ce choix et quels liens faites-vous entre* Oussama, ce héros *et* Visage de feu *?*

MARTIN LEGROS - On retrouve une certaine violence, certainement plus forte dans *Oussama, ce héros*, mais je trouve malgré tout que la pièce est plus optimiste que *Visage de feu* qui était écrite en angle droit, sur un constat d'échec et sans perspective. La pièce de Dennis Kelly pose la question de qui on devient après la violence. Elle montre que ce n'est pas parce qu'on a commis des actes monstrueux qu'on est un monstre. Ce qui lie ces deux mises en scène, c'est notre travail de compagnie. On cherche à travailler en dehors de toute perspective morale. S'éloigner de la morale pour ouvrir des espaces de réflexion. Mon travail de metteur en scène, c'est de poser des questions, pas de donner des réponses morales.

*CM* - Visage de feu *montrait une famille qui explose, dans* Oussama, *l'explosion est quand même de plus grande ampleur...*

ML - On change aussi de classe sociale, on passe d'une famille bourgeoise, apparemment bien sous tous rapport, à des individus de milieu beaucoup moins favorisé. La dimension sociale est en effet plus forte. *Oussama, ce héros* est l'histoire de Gary, adolescent à l'abandon, ingénu, inadapté dans un environnement violent et hostile, qui essaie de se trouver une issue pour sortir de sa condition, se créer des repères. Il choisit Ben Laden comme héros contemporain pour un exposé car il correspond à une certaine grille de lecture de l'héroïsme, la bravoure, le modèle collectif... Et il dit qu'il veut partir en Syrie pour avoir quelque chose en quoi croire. Il va ensuite être pris pour cible par un groupe de voisins qui vont assouvir leur violence. Mais, ce qui est important c'est que notre travail n'est pas de juger ces personnages mais de montrer comment ils en arrivent à être monstrueux. Et révéler en quoi ils nous ressemblent et en quoi ils sont loin de nous.

*CM - La thématique de la radicalisation est sensible ces derniers temps, c'est un choix politique de l'aborder avec ce texte ?*

ML - Pour que les choses soient très claires, on avait décidé de monter cette pièce avant janvier 2015. On jouait à Paris *Visage de feu* au moment des attentats de novembre. On a senti comme une violence qui se rapproche et on s'est bien sûr demandé si on maintenait le projet, si on changeait le titre de la pièce... Et puis le temps passant on s'est dit qu'il fallait le faire justement.
Dennis Kelly met en scène une société divisée en deux : ceux qui se réalisent dans leur foi, qui croient et qui agissent en conséquence et les autres, qui n'ont plus rien en quoi croire, qui n'ont plus rien à suivre, surtout pas les idées des politiques qui ont cessé depuis longtemps d'être dans une véritable quête collective. Il a écrit cette pièce peu de temps après le 11 septembre, à un moment où beaucoup de jeunes Anglais partaient faire le jihad. Dix ans plus tard, il arrive la même chose en France. Ce que montre la pièce c'est que quand on ne donne aucune espérance, aucune direction, il se peut que les jeunes choisissent cette voie parce qu'au moins c'est une direction.

*CM - Le texte de Dennis Kelly évoque des actes très violents, comment avez-vous choisi de traiter cette violence explicite sur le plateau ?*

ML - *Oussama, ce héros*, comme *Visage de feu*, parle surtout de la violence « par négligence ». Gary est victime de la violence par négligence de sa mère alcoolique, mais le gouvernement qui laisse pourrir des gens dans des barres d'immeubles est aussi d'une grande violence par négligence. Cela dit, il y a aussi dans la pièce des actes violents explicites à mettre en scène, et pour ceux-là, on a choisi d'assumer le théâtre à fond, c'est-à-dire d'assumer qu'on ne peut pas les mettre en scène. Ce qui nous intéresse c'est de montrer une violence symbolique, sinon on ferait du cinéma. Penser la violence plutôt que la montrer. De façon à créer une expérience et un champ de réflexion collectifs, chaque soir.